

ETC



Une section des figures

Jean-Michel Botquin

Numéro 99, juin–octobre 2013

Un-scene (from Belgium)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69799ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Botquin, J.-M. (2013). Une section des figures. *ETC*, (99), 8–15.

Marcel Broodthaers, *Ne dites pas que je ne l'ai pas dit - Le Perroquet, 1974*. © Photo: 16 Miles of String.



Une section des figures

Sans aucun doute, les mythologies individuelles chères à Harald Szeemann ont trouvé de surprenants échos en Belgique francophone. Sans surenchère, mais avec un singulier sens des déclinaisons, nombreux sont les artistes qui ont investi le champ de la fiction, du récit de soi, du portrait de scène ou d'une poétique conceptuelle. La rencontre des avant-gardes et des exceptions fait mouche tandis que ces artistes investissent un réel inversement proportionnel aux dimensions d'un territoire physique. Situationnisme, pataphysique, tradition littéraire, attrait critique pour les avant-gardes historiques ne sont pas étrangers à ces développements dans un environnement où s'ancre l'œuvre d'art comme prolongement du langage, là où lorsqu'il s'agit de nommer la chose, on fait appel à l'image. Au creux même de l'imaginaire, suivent ici quelques figures, quelques (fig.) tant l'abréviation fait image.

Déjà affecté à la sous-commission des Biais du Collège de Pataphysique, simplement, déclare-t-il, parce qu'il est entré au Collège par le biais, Capitaine Lonchamps (Spa, 1954), artiste « neigiste », crée, dans le courant des années 80, une « Faculté de Déphyscience appliquée¹ » dont on constatera très vite que la seule efficacité réside en son intitulé. Le fait n'est pas isolé. En Belgique francophone, Lonchamps n'est, de loin, pas le premier à établir de réels instituts et fictives fondations. Jacques Lizène (Liège, 1946), par exemple, crée en 1971 un « Institut de l'Art Stupide » et s'en déclare, en toute bonne foi, le seul représentant. C'est pour lui une question d'attitude, puisque se déclarant « petit maître liégeois de la seconde moitié du XX^e siècle », Lizène décide, dès 1964-1966, de prendre radicalement position pour la disqualification de son propre travail, une pratique de l'art sans talent, un art de la médiocrité et du sans importance². Cette même année, Jacques Charlier (Liège, 1939) crée un « Centre International de Désintoxication Artistique », une pure fiction parodique, destinée à prévenir des dangers que comporte toute addiction à la création. Son centre œuvre contre la toxicité de l'art et son action se calque sur celle de l'association des Alcoolistes Anonymes; en fait, elle se résume à la publication d'un protocole. Charlier, n'en est pas à son coup d'essai : activiste non exalté, il est à ce moment déjà « Directeur des Zones Absolues³ » (1969), une satire du tout béton versus tout végétation, un « dépaysement collectif » bien plus sociétal et conceptuel qu'urbanistique. « Tant il est vrai, mon cher Jacques, que notre pensée procède par bonds, lui écrit à ce sujet Marcel Broodthaers (Bruxelles 1924/Cologne, 1976), une idée après un rêve. Une zone absolue, après une fausse... Une défaite après une victoire ». Broodthaers évoque dans cette même lettre le voyage itinérant de son propre Musée, « spécialement le Département des Aigles à Waterloo, précise-t-il, dans le cadre doré du bicentenaire de la naissance de Napoléon. Succès de foule, mon cher. J'en ai rapporté un petit film à titre de souvenir personnel, que j'ai

moi-même tourné avec des soldats. Rien que sur le plan publicitaire, ce fut une réussite. Cependant modeste. Il aurait fallu la lune en couleurs⁴ ». Voici donc la figure tutélaire par excellence : Marcel Broodthaers est le directeur bien réel d'un musée fictif, « cet irréel des artistes, des poètes et des Aigles », le Musée d'Art Moderne, Département des Aigles qu'il fonde, chez lui, rue de la Pépinière à Bruxelles le 27 septembre 1968. Lorsque, quatre ans plus tard, à la Documenta (1972), il décide de fermer son musée, de le « figer dans l'ennui », Broodthaers déclare : « Une fiction permet de saisir la réalité et en même temps ce qu'elle cache⁵ ». Précisément à Kassel, cette année là, Harald Szeemann développe une section singulière, celle des « Mythologies individuelles », un réinvestissement autour du récit de soi. Il définit un courant dans lequel les artistes élaborent à partir de leur vie prise comme objet et matériau, une identité mi-réelle mi-fictive interne à leur œuvre. Devenu son propre objet, l'artiste puise dans son vécu et sa perception un matériau constitué d'images, de rêves issus de l'inconscient, de traces négligées du quotidien et d'un désir sans faille d'une nouvelle unité de l'homme et du monde en systèmes encyclopédiques tels que la documentation et la construction de mondes réels ou fictifs⁶. Jacques Lennep (Bruxelles, 1941) investira très vite cette dimension. Ses « *devoirs quotidiens* » (1996-2002) forment une somme dont la complexité est déterminée par celle de l'existence même. Créant le groupe CAP, collectif d'art prospectif en 1972, il projette la pratique artistique comme ensemble structural, donnant la prépondérance à la notion de récit, accordant une attention particulière aux liens qui tissent les relations que l'artiste entretient avec la société. Établissant son « Musée de l'Homme » en 1978, il jette les bases d'une pratique aussi fantasque que sociologique⁷.

Face à l'absolutisme des positions moderniste, minimaliste et conceptuelle, des artistes ont cherché, dès la fin des années 1960 et tout au long des années 1970, à réinvestir le sujet au moyen de pratiques performatives, documentaires et narratives. Cette attitude est exemplaire en Belgique. Cette scène artistique est en effet ouverte et poreuse. Pensez donc, parcourue par toutes les armées de toutes les époques, la Belgique sera aussi traversée par toutes les avant-gardes artistiques. À l'aube des années 70, elle est ainsi l'épicentre européen du marché de l'art conceptuel et minimal, les récents travaux de Sophie Richards publiés par Linda Morris⁸ le confirment, ce qui génère une formidable activité au cœur de réseaux internationaux, mais distille aussi de singulières attitudes locales, « glocalles » dirait Wim Delvoye, un conceptualisme teinté d'ironie, parfois drôle – « Je suis un conceptuel comique », dira Jacques Lizène –, une distance critique par rapport à tous les discours théoriques, des effets du bon sens,



Jacques Lizène, *Petit Maître à la fontaine de cheveux*, 1980. Photographie noir et blanc, 70 x 100 cm.
© Galerie Nadja Vilenne, Liège. Photo : P. Houcman.



Capitaine Lonchamps, Neige, technique mixte sur photographie NB vintage (Fantômas, Louis Feuillade, 1913), 18 x 24 cm, 2011 (collection privée).

Angel Vergara, *Portrait du jeune Karl Marx*, vidéo, 4 min 34, 2010. © Galerie Almine Reich et Angel Vergara.





parfois commun, et sans doute dus à des particularismes depuis longtemps cultivés. Au cœur même de cette accélération de la pensée, des artistes s'interrogent à la fois sur un renouement des relations entre l'art et la vie, sur l'art lui-même, sur les possibilités et les limites de l'œuvre d'art. Cette distance critique amusée est certainement un paramètre très spécifique.

Un puissant patrimoine artistique déjà visionnaire, ancré dans le symbolisme, le surréalisme et une tradition anarcho-dadaïste, n'y est pas étranger; tout comme l'intérêt que l'on porte à la Pataphysique, cette science des solutions imaginaires et des exceptions, imaginée par Alfred Jarry. Le rayonnement des activités d'André Blavier (Verviers 1922-2001), bibliothécaire à Verviers, spécialiste des Fous littéraires, est à ce sujet exemplaire. L'assimilation des marges au cœur même de la pratique artistique a ici toute son importance. Qu'il s'agisse, par exemple, de considérer Robert Garcet (Mons 1912- Eben-Emael 2001), simple tailleur de pierre qui développe de surprenantes spéculations sur l'origine de l'humanité et se bâtit à Eben-Emael une tour de l'Apocalypse ou de prendre en compte les activités du Cirque Divers (1973-1999) à Liège, cabaret de la banlieue de l'art et de l'art de banlieue. Michel Antaki (Beyrouth, 1946), son fondateur, ne se prétend pas artiste, mais bien Sultan de Bouillon, explorateur syrien : le Cirque Divers sera durant vingt ans Jardin du Paradoxe et du Mensonge Universel, promoteur de la théâtralisation du quotidien⁹. Ce sont des paramètres qui stimulèrent la pensée d'Harald Szeemann, lorsqu'il conçut, en 2005, sa dernière exposition, cette « Belgique visionnaire¹⁰ ».

Ce réinvestissement autour du récit de soi trouvera donc en Belgique francophone de singulières résonances. Ainsi les performances-conférences d'Éric Duyckaerts (Liège, 1953) qui se délecte des grandes traditions de l'oralité et de la rhétorique. L'artiste fait appel aux savoirs les plus divers, mathématiques, philosophiques, juridiques, logiques, anthropologiques, littéraires, techniques afin de procéder à des démonstrations farfelues, drôles, loufoques, intrigantes, ésotériques, absurdes. La posture de l'imposture est ici joyeusement subversive dans une odyssée excentrique de la connaissance, excentrée par les métalangages qu'elle met en œuvre¹¹. La littérature, le récit, la fiction sont au cœur de l'œuvre de Patrick Corillon (Knokke, 1959), comme un paramètre essentiel de la fonction créatrice, une dimension mentale aux résonances multiples, le texte pour matrice imaginaire d'un objet autonome. La fiction prend ici tout son sens catalyseur. « L'Usage », « Le Récit », « L'Échange » sont trois paramètres qui aiguilleront le travail d'Angel Vergara (Mieres, 1958). « El Pintor » est nomade. Lorsqu'il occupe son atelier de campagne, un pliant, un drap sous lequel il peint à l'aveugle, il se nomme « Straatman », littéralement l'homme de la rue. Sans cesse, il est en quête du réel, révélant les images du monde par une pratique performative de la peinture. Son récent projet pour la Biennale de Venise en témoigne à souhait : il s'agissait là de peindre le feuillet du monde au creux même de ses sept péchés capitaux. Évoquant sa production *Nous les œuvres d'art*, Angel Vergara fait allusion à l'Atelier de Courbet par rapport à un élargissement social, une réalité susceptible de générer un travail mental collectif¹². Dans ce paysage, la position de Jean-Marie Gheerardijn (Liège, 1958) est des plus singulières¹³. Longtemps, l'une de ses activités quotidiennes consista à entretenir des élevages intensifs de mouches aux ailes bleutées qu'il génocida régulièrement pour nourrir une œuvre que l'on qualifierait de « diptophage ». Se déclarant avec ironie dictateur artistique, bâtisseur d'une véritable mythologie personnelle, utilisant des centaines de milliers de mouches comme matériau organique, Gheerardijn s'est toujours montré plus entomologiste de notre monde que de celui des diptères. Son œuvre s'inscrit entre charnier et rêve d'envol, fiction et conscience des réalités du monde. Oui, en chaque cas, il s'agit d'une construction de soi. Exemplatif est à ce titre le parcours d'Emilio López-Menchero (Mol, 1960). Architecte non pratiquant, mais investissant régulièrement l'espace urbain, performer, peintre en perpétuelle quête d'un « Autoportrait adolescent de son éblouissement jaloux et de son ébahissement illimité face à l'Histoire de la Peinture », López-Menchero, paraphrasant Hans Hollein,

déclare régulièrement que « tout est architecture¹⁴ », y compris le récit de soi. L'activité performative de ses *Trying to be* est une construction existentielle comportant des couches autobiographiques comme d'autres référentielles, entre exhibition, travestissement et héroïsme domestique. Et que dire du parcours de « Messieurs », précédemment « Monsieur Delmotte » et « Messieurs Delmotte » (Liège, 1967) ? Costume cintré, cravate et cheveux gominés, ces Messieurs font acte. Peu importe l'objet qu'il démontre ou démonte, l'artiste Messieurs Delmotte, apparaît comme une forme transitoire et instantanée dans le champ de l'image paysagère. Juste un moment, un lieu, un acte, tous aléatoires et pourtant bien choisis. Dandy, sa gestuelle, qu'elle soit ou non de circonstance, lui permet de se réinventer sans cesse dans une perspective de contamination du réel. « *I don't want to be a painter, I want to be a painting*¹⁵ », déclare l'artiste tiré à quatre épingles et tirant sans cesse son épingle du jeu.

Ce ne sont là que quelques figures. À elles seules, elles ne résument pas une scène artistique. Cette Belgique francophone est mouchoir de poche, un brassage de cultures, un pays qui se définirait tant par la diversité des regards que par la conscience de cette richesse, un puzzle, un planisphère composite fait d'emprunts et d'échanges accumulés. C'est dire que nous aurions pu l'aborder par bien d'autres détours. Entre forces centripètes et centrifuges, elle reste un singulier terreau pour l'imaginaire, un étonnant creuset fictionnel ancré dans le réel. Poreuse, elle l'a toujours été et la plus jeune scène artistique actuelle rebat les cartes; celle-ci est multiculturelle, attractive pour de nombreux artistes étrangers. Un lieu d'élection, en quelque sorte. Depuis, Jacques Lizène traduit en diverses langues ce petit mot qu'un jour il adressa à Harald Szeemann : « (presque) jamais le visionnaire n'a été perçu comme tel en son temps ».

Jean-Michel Botquin

Jean-Michel Botquin est historien de l'art, critique d'art, écrivain, éditeur et animateur, avec Nadia Vilenne, de la Galerie Nadja Vilenne, à Liège. Il a entre autres publié plusieurs livres et contributions sur l'art en Belgique depuis les années 70.

Notes

- 1 Jean-Michel Botquin, *Ne neige pas qui veut*, un entretien avec Capitaine Lonchamps, L'Usine à Stars, 2008.
- 2 Jacques Lizène, Tome III, sous la direction de Jean-Michel Botquin, Éditions L'Usine à Stars - Yellow Now / Côté arts, 2009.
- 3 Jean-Michel Botquin, *Ici bientôt Zone Absolue, une exposition de Jacques Charlier en 1970*, L'Usine à Stars, 2007.
- 4 Archives Jacques Charlier.
- 5 Marcel Broodthaers, Galerie nationale du Jeu de Paume, catalogue d'exposition, Paris 1991.
- 6 Voir à ce propos Perin Emel Yavuz, « La Mythologie individuelle, une fabrique du monde », *Le Texte étranger*, n°8, 2011.
- 7 Jacques Lennep, *Art en relation*, Éditions Yellow Now, 2012.
- 8 Sophie Richards, *Unconcealed, The international network of conceptual artists 1967-1977*. Delaers, Exhibitions and Public Collections, Ridinghouse, 2009.
- 9 Jacques Dubois (dir), *Le tournant des années 70. Liège en effervescence*, Les Impressions nouvelles, 2010.
- 10 Barbara Casterman et alii, *La Belgique Visionnaire. C'est arrivé près de chez vous*, Fonds Mercator, 2005.
- 11 Eric Duyckaerts, catalogue monographique, textes de Christine Macel, Jacques Dubois, entretien avec Hans Ulrich Obrist, Édition Monographik, 2007.
- 12 Jean-Michel Botquin, « Le Feuillet d'un Monde, celui d'Angel Vergara. Entretien. », *HART*, juin 2011.
- 13 *Jean-Marie Gheerardijn - Leslek Knaflewski*, Atelier 340, Bruxelles, 1999.
- 14 Emilio López-Menchero, *Alles ist Architektur**, Jeunes Architectes, CIVA A16, 2008.
- 15 Journal de l'exposition *What the fuck is that*, Liège, Les Brasseurs, 2011.



Eric Duyckaerts, *Palais des Glaces et de la Découverte*, 2007. 132 piquets en métal, 127 parois de verre dont 5 miroirs, 10 écrans plats. Exposition « Relations de plans et de formes. *Relations of plans and forms* ». © Galerie Emmanuel Perrotin.